

PHILIPPE SOLLERS

L'ÉCLAIRCIE

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- FEMMES, *roman*, 1983 (Folio n° 1620).
PORTRAIT DU JOUEUR, *roman*, 1985 (Folio n° 1786).
THÉORIE DES EXCEPTIONS, 1986 (Folio Essais n° 28).
PARADIS II, *roman*, 1986 (Folio n° 2759).
LE CŒUR ABSOLU, *roman*, 1987 (Folio n° 2013).
LES FOLIES FRANÇAISES, *roman*, 1988 (Folio n° 2201).
LE LYS D'OR, *roman*, 1989 (Folio n° 2279).
LA FÊTE À VENISE, *roman*, 1991 (Folio n° 2463).
IMPROVISATIONS, *essai*, 1991 (Folio n° 165).
LE RIRE DE ROME, *entretiens avec Frans De Haes*, 1992 (« L'Infini »).
LE SECRET, *roman*, 1993 (Folio n° 2687).
LA GUERRE DU GOÛT, *essai*, 1994 (Folio n° 2880).
SADE CONTRE L'ÊTRE SUPRÊME *précédé de SADE DANS LE TEMPS* (Quai
Voltaire, 1989) 1996.
STUDIO, *roman*, 1997 (Folio n° 3168).
PASSION FIXE, *roman*, 2000 (Folio n° 3566).
ÉLOGE DE L'INFINI, *essai*, 2001 (Folio n° 3806).
LIBERTÉ DU XVIII^{ème} SIÈCLE, *roman*, 2002 (Folio 2 € n° 3756).
L'ÉTOILE DES AMANTS, *roman*, 2002 (Folio n° 4120).
POKER. ENTRETIENS AVEC LA REVUE LIGNE DE RISQUE, coll. L'Infini,
2005.
UNE VIE DIVINE, *roman*, 2006 (Folio n° 4533).
LES VOYAGEURS DU TEMPS, *roman*, 2009 (Folio n° 5182).
DISCOURS PARFAIT, *essai*, 2010 (Folio n° 5344).
TRÉSOR D'AMOUR, *roman*, 2011.

Dans les collections « L'Art et l'Écrivain », « Livres d'art » et « Monographies »

- LE PARADIS DE CÉZANNE, 1995.
LES SURPRISES DE FRAGONARD, 1987.
RODIN. DESSINS ÉROTIQUES, 1986.

Suite des œuvres de Philippe Sollers en fin de volume

L'ÉCLAIRCIE

PHILIPPE SOLLERS

L'ÉCLAIRCIE

roman

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
quarante exemplaires sur vélin pur fil
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 40.*

© Éditions Gallimard, 2012.

« La vérité jette, lorsqu'elle est
à un certain carat, une manière
d'éclat auquel on ne peut résister. »

CARDINAL DE RETZ

C'est immédiat : je ne peux pas voir un cèdre, dans un jardin ou débordant d'un mur sur la rue, sans penser qu'une grande bénédiction émane de lui et s'étend sur le monde. La foule est bénie, les autobus, les camions, les voitures, les poubelles, les vélos, les scooters sont bénis. Les plus laids et les plus laides sont bénis, et aussi les vieux, les enfants, les jeunes, les femmes enceintes, les malades, les fatigués, les pressés, les rares heureux, les désespérés. Ils passent tous et toutes sous le cèdre, ils ne le voient pas, sa bénédiction silencieuse, verte et noire, filtre l'espace. On ne sait pas d'où lui vient cette tranquillité, cette ramure de sérénité.

Il vient d'Afrique ou d'Asie, le cèdre, son nom est grec et latin, il souffre au Liban et au Proche-Orient, il s'en fout, il a ses plans superposés, sa longévité, ses légendes. Ses racines pivotent à une grande profondeur, mais sa tige, droite, couverte d'une écorce rugueuse, se termine par une flèche presque toujours inclinée et dirigée vers le nord. Il peut s'élever jusqu'à 40 mètres, et son ombre, produite par de petites feuilles étroites et pointues, est épaisse et large. Il règne, il protège, il paraît méditer, il bénit.

La photo que j'ai sous les yeux a été prise en été par quelqu'un qui s'est assis dans l'herbe pour qu'on voie bien le petit personnage regardant un cèdre. Je dois avoir 2 ans, je suis un bébé bouffi qui lève un visage ravi, à moitié mangé de soleil, vers les branches. Anne, ma sœur de 8 ans, est à peine visible, devant les vérandas, sur la droite. La photo a dû être prise par mon père, le seul qui, à l'époque, prenait de temps en temps des photos. J'ai l'impression d'être là, maintenant, dans cette image qui n'est pas pour moi une image, mais une clairière toujours vivante, une éclaircie. La petite forme absurde où je suis enfermé a été jetée dans ce coin de jardin, et je suis son gardien. Continue ta marche titubante, bébé. Tu vas tomber bientôt sur le gravier, tu tomberas beaucoup dans ta vie qui commence. Anne va aussitôt crier et se précipiter, te relever, t'essuyer, t'embrasser. Elle t'étouffe un peu, elle te gêne. C'est un acte de possession, mais aussi d'amour.

Tu reviendras sans arrêt sous cet arbre. Il a beau y avoir, dans le jardin, des acacias, des noisetiers, un magnolia, un petit bois de bambous, des chênes, c'est ton endroit préféré. Tu vois cet arbre, tu le respires, tu crois l'entendre, tu le rêves. Tu peux te cacher dans les fusains, mais le cèdre, lui, te rend invisible. Tu entres dans son cercle, tu disparais à leurs yeux, pas vu pas pris, caverne à l'air libre. Tu installeras plus tard ta cabane dans le cognassier, lieu d'observation idéal. Ils font sem-

blant de ne pas savoir où tu es, ils t'appellent, tu ne réponds pas, ils jouent le jeu, sauf Anne. Pendant deux ou trois ans, elle vient s'installer à côté de toi, et puis elle renonce. Quand tu as 12 ans, elle en a 18, le manège à mariage commence pour elle. Quand tu as 20 ans, elle en a 26, et elle a déjà deux enfants, des garçons, et ensuite une fille d'un second mariage. Il y aura encore quelques fêtes sous le cèdre, mais tu ne seras plus là.

Bébé, tu m'embêtes. Tu es souvent malade, tu refuses tout, tu déliras beaucoup, des chevaux courent sur le mur de ta chambre, le diable rôde dans les escaliers. Dans les caves, tu te sens bien dans l'odeur de terre, et puis il y a les barriques, les bouteilles, tout un monde où ils descendent rarement. Les caves, les greniers, les garages, les baraques des jardiniers, c'est là que tu te réfugies sans cesse. Dieu sait ce qu'ils fabriquent avec leurs allées et venues, leurs discussions, leurs cris, leurs sommeils. Ils ont leurs rituels, leurs enterrements, leurs vices timides, leur vie, quoi. Toi, tu te demandes pourquoi un jour succède à un autre jour, tu essaies de fixer le soleil pour le voir danser, tu vas te brûler les rétines, mais non, le soleil est noir, et puis il y en a des milliers.

Tu marches beaucoup, tu dors beaucoup, tu regardes les sols avec une avidité constante. Tu deviens expert en brindilles, en feuilles mortes, en mottes, en débris, en fourmis. Tu décides que la nature est un temple, et tu n'envies pas les marchands du temple. Les arbres sont

des piliers, les bois des cathédrales, les buissons des autels, les nuages des mots du ciel. Tu es encore très maladroit, mais ça viendra. Tu as juré de ne jamais travailler, et tu ne travailleras pas.

Anne te fait souvent la morale, et c'est délicieux. Entendre des femmes faire la morale, et comprendre *pourquoi*, sera un de tes plaisirs. Tu mettras ça en scène avec tes amies, encore des reproches, oui, encore. Continue, ça m'excite, pince bien ta voix, encore, encore. Lis-moi quelque chose de bien édifiant, n'importe quel sermon pour me rendre meilleur, me porter à un idéal de pureté et d'élévation. C'est entendu : je suis un singe, un ours, un primate, je ne fais aucun progrès, je suis un raté. Anne se prend au jeu, elle aime me trouver bête, borné, primaire, arriéré. Son excitation est sensible, elle est aigre, méchante, tenace. On se hait tendrement, on se persécute en roulant dans l'herbe, on se baigne en se disputant, on s'adore loin des sentiments. Elle prétend qu'elle croit en Dieu, mais son Dieu n'est pas le mien, on s'en doute.

Anne vient te chercher à l'école pour te ramener à la maison. Elle prend un air important, une vraie prémère. Il y a un petit kilomètre à franchir, un pont, la circulation. Tu refuses de lui donner la main, tu bousilles son numéro d'apparences. Pire : tu lui échappes, tu cours de plus en plus vite, tu connais un raccourci qu'elle ne connaît pas. Elle crie un peu, mais je suis aussi un chien

libre, elle ne me retrouvera pas, elle ira se plaindre sans résultat. Quelques gifles ? Encore mieux, de vraies scènes de ménage. À 11 ans, carrément, tu lui proposes de l'épouser. Ça l'indigne, mais ça lui plaît. « Tu es incorrigible. » En effet.

Tu oublies ton cèdre, et puis tu y reviens, pour mémoire. Au fond, il *est* ta mémoire, et *mémoriser* est vite devenu ton activité principale. Tu apprends des tas de choses par cœur, question d'entraînement amusant, tu as repéré qu'ils sont faibles sur cette affaire. Ils sont imprécis, lacunaires, confondent les dates, sont évidemment incapables de réciter un poème, se trompent sur les détails essentiels, tout ça les mène à l'argent. Ils sont doués pour l'oubli, sauf pour leurs humiliations, leurs ressentiments, leurs vengeances. Ils ne parlent jamais de souvenirs heureux, et si je demande beaucoup plus tard à Anne si elle se souvient de ce magnifique été où on a été si heureux, elle me dira de sa voix charmante « Tu es sûr ? Tu crois ? » Je lui préciserai l'année, la saison, le jour, le bord de mer, les courses dans le sable, le soir très rouge, les oiseaux, les routes, les chemins de campagne, nos peaux brûlantes, nos réconciliations troubles. « Tu crois ? »

Ou alors un léger sourire, le plus beau que j'aurai vu. Un sourire d'au-delà du souci, et dieu sait si les soucis abondent dans une existence de femme, d'où, le plus souvent, une formidable puissance d'oubli. Les hommes

se souviennent vaguement, les femmes plus du tout. Les temps sont différents, les inscriptions ne sont pas les mêmes, les effacements n'ont pas lieu aux mêmes endroits, l'archéologie ne suit pas les mêmes règles, les censures divergent. « Tu te souviens du grand cèdre près de la véranda ? — Un cèdre ou un magnolia ? — Un cèdre, regarde cette photo. — C'est nous, là, c'est toi le bébé ? — Oui. — Mais tu étais très mignon ! — Affreux. — En tout cas tu as l'air enchanté. — Tu crois ? »

Anne a été, et reste, très belle. Comme on ne se ressemble pas, mes sorties avec elle, plus tard, ont alimenté des conversations. Sa femme ? Une nouvelle maîtresse ? Non, sa sœur. Ah bon, il a une sœur ? Du même père que lui ? En effet, la question se pose, d'où le rire d'Anne, une fois : « Tu crois que maman a *fauté* ? » Maman a eu des amants, c'est clair, et il est possible que papa, comme tant d'autres hommes à travers les âges, ait accepté de *couvrir* l'affaire (moi). La question des « amants de maman » ne nous intéresse pas vraiment, pas plus que l'éternel roman familial. D'où vient-on réellement dans la génétique ? Dieu, s'il existait, ne le saurait qu'à moitié, le Diable lui-même s'y perd, ainsi que, désormais, la matière animée. Autant l'avouer : je suis fier, parfois, de montrer ma sœur, comme si nous avions une liaison secrète. Elle joue le jeu, ça l'amuse, on parle bas, on rit, on se regarde sérieusement, je lui prends la main, ou c'est elle qui prend la mienne.

Je la revois à 30 ans : grande, brune, élancée, yeux marron vifs, pas abîmée par les maternités, sportive (nage,

tir). Elle reste au présent pour moi, et je la retrouve, peinte par Stendhal dans son *Voyage dans le midi de la France* : « Ce qui est admirable à Bordeaux, ce sont les fronts et les sourcils des femmes, et la charmante vivacité qui, de toutes parts, éclate dans les mouvements. » Elle est gaie, elle est tonique. Stendhal, encore : « Quelque chose de rapide et de svelte, presque jamais l'idée de force, presque toujours l'idée d'adresse. »

L'euphorie qui saisit Stendhal à Bordeaux, en 1838, est étrange. Il n'a pas tout noté, puisqu'on vient de retrouver, dans le registre des courtisanes locales, une note d'une certaine Pauline Cabarrus rédigée ainsi : « Lundi, 13 mars : M. Darlincourt, 20 francs. » « Darlincourt » est un pseudo connu de Stendhal.

Un dîner, à l'époque, avec vin excellent coûte 2,50 francs, une chambre avec café 3 francs. 20 francs pour une passe, pas mal. Ce nom de Cabarrus a dû puissamment inspirer Stendhal, en pensant à la femme du terroriste Tallien, bourreau de Bordeaux, une curieuse Espagnole qui a fini par modérer son guillotineur de choc, devenu un des instigateurs du 9-Thermidor. Le surnom de Thérèse Cabarrus, dite aussi Mme T., marquise de Fontenay, a été, pour cette raison, « Notre-Dame de Thermidor ». Elle arrête l'orgie de sang, c'est une sainte.

Pauline Cabarrus, courtisane plutôt chic de Bordeaux, était-elle de la famille de Thérèse ? Qu'a-t-elle pensé de ce bizarre Darlincourt ? Court-circuit d'autant plus imprévu que la sœur de Stendhal (3 ans de moins que lui)

s'appelait Pauline. D'une façon indirecte, il a donc fait l'amour pour 20 francs, à Bordeaux, avec sa sœur.

N'empêche : si je lis l'éloge que fait Stendhal des allées de Tourny, à Bordeaux, « sans conteste la plus belle ville de France », je nous retrouve, Anne et moi, courant ici au soleil, puisqu'il fait toujours beau dans l'enfance. Stendhal compare Bordeaux à Venise. Et c'est à Venise qu'entre Anne et moi tout a failli basculer.

Elle venait de divorcer, elle m'avait invité, elle voulait revisiter avec moi la ville. « Mon enfant, ma sœur, songe à la douceur d'aller là-bas vivre ensemble. » Mais oui, Baudelaire, encore une fois, ordre, beauté, luxe, calme, volupté, douce langue natale. Je lui ai récité ça au *Linea d'ombra*, restaurant tranquille avec ponton sur l'eau :

*Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde...*

Il faisait très chaud, on avait bu, on s'est seulement embrassés en profondeur, j'en frissonne encore. Le lendemain, bien sûr, rien ne s'était passé.

Je l'ai perdue de vue après son remariage, car elle a vécu à fond dans son milieu classique, voyages, chasses, agitation cosmopolite de la bourgeoisie de vin de Bordeaux, Anglais, Irlandais, Hollandais, tous propriétaires de châteaux. L'étonnant est qu'elle m'a envoyé régulièrement des cartes postales d'un peu partout, d'Amérique, d'Italie, de Grèce, du Japon, du Brésil, d'Inde. En 1989, par exemple, elle est à Pékin pendant la répression du mouvement étudiant, elle a juste le temps, dit-elle au verso d'une photo de la Grande Muraille, de filer vers l'aéroport pour prendre un des derniers avions pour Paris (elle entendait les coups de feu depuis sa chambre d'hôtel). Deux ou trois gravures en couleurs du vieux port de Bordeaux, en 1830, encombré de navires, celui qu'a connu Stendhal. Et puis, surtout, ma préférée : une figurine de marbre, représentant une femme des Cyclades, dans la mer Égée, 2700-2500 avant notre ère, hauteur 76 cm, exposée au British Museum, une merveille de concentration et d'affirmation (je la porte encore sur moi dans un carnet).

J'ai à peine connu sa première fille, Claire, qui ne lui ressemble pas du tout. En revanche, la seconde, Sylvie, c'est elle. Elle s'occupe de vin, le marché chinois est en pleine expansion, elle est deux fois par an à Shanghai, elle se fout complètement de mes livres, alors que, si je vais pour une signature dans une librairie de Bordeaux, Anne est là, achète un exemplaire, m'embrasse rapidement, et repart. Je suis quand même son petit frère qui n'a pas bonne réputation. Elle lira une ou deux pages d'un de mes romans, c'est trop compliqué et souvent choquant, mais le problème n'est pas là : le petit frère reste caché dans son arbre, on l'appelle, il ne répond pas, on sait quand même qu'il est là.

Je me suis beaucoup réfugié chez elle dans les moments sombres, à Dowland, près de Bordeaux, dans une chartreuse dont la glycine bleue habite l'intérieur de mes yeux. C'était l'endroit idéal pour se suicider, mais j'ai changé d'avis à cause d'elle. Elle avait parfaitement deviné mes intentions, sa froideur et son silence fermé à toute sentimentalité m'ont sauvé. Je ne l'ai jamais vue tirer au fusil, mais elle a eu, paraît-il, sa notoriété. Diane ? Artémis ? Pourquoi pas ? Je l'ai pourtant vue nue des dizaines de fois, et elle a fait semblant, un soir, en entrant dans ma chambre, de ne pas voir ce que faisait ma main droite pendant que j'admirais des reproductions des divines chairs fraîches de Rubens. Elle est quand même sortie en claquant la porte. Son imbécile frimeur de premier mari m'a dit un jour qu'il se sentait fier de la faire jouir. J'aurais dû lui casser la gueule.

Je n'oublie pas qu'elle m'a répondu une fois, sans hésiter, quand je lui ai demandé pourquoi des enfants : « légitime défense ». Les deux maris sont ainsi jugés. Ils ont cru prendre leur pied gratuitement en s'ébrouant sur cette jolie fille, puis sur cette femme encore très jolie. Ils voulaient peut-être des enfants eux-mêmes (ça arrive), mais le malentendu, comme d'habitude, a été total. Bon vent, les bébés, bonne vieillesse. C'est étrange que les types soient aussi naïfs. Ils veulent retrouver leurs mères, ils se trompent neuf fois sur dix, puisque devenir le vrai bébé de sa femme demande des dons spéciaux, une vigilance de tous les instants, un humour et un détachement à toute épreuve. Vous devez être mangeable, solvable, et surtout la faire rire. À ce prix, seulement, elle sera peut-être votre mère-sœur et, par contiguïté, votre fille. Votre sœur, elle, n'a pas du tout envie d'être votre mère. Vous devez jouer le père, le grand frère, le mari introuvable, le roc, l'amuseur. Ne vous avisez pas de faiblir, elle vous oublierait très vite.

Le moment difficile, avec Anne, a été le partage des biens hérités après la mort de nos parents. Là se trouve le mur le plus épais et le plus ancien : l'argent. On a eu un notaire fatigué devant nous. C'était un divorce, quelle maison abandonner, quel appartement, quel troc de campagnes, quels objets plus ou moins sacrés ? Moitié-moitié ? Non, avantage à Anne, aucun cadeau. J'ai quand même raflé la bibliothèque. Impossible de la faire céder sur une

Aux Éditions Cercle d'Art

PICASSO LE HÉROS, *essai*, 1996.

Aux Éditions Mille et Une Nuits

UN AMOUR AMÉRICAIN, *nouvelle*, 1999.

Aux Éditions 1900

PHOTOS LICENCIEUSES DE LA BELLE ÉPOQUE, 1987.

Aux Éditions Stock

L'ŒIL DE PROUST. Les dessins de Marcel Proust, 2000.

Préfaces

Paul Morand, NEW YORK, *GF Flammarion*.

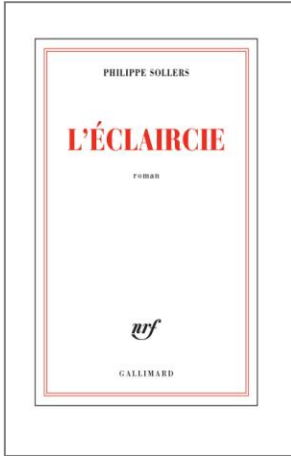
Madame de Sévigné, LETTRES, *Éditions Scala*.

FEMMES MYTHOLOGIES, en collaboration avec Erich Lessing, *Imprimerie Nationale*.

D.A.F. de Sade, ANNE-PROSPERE DE LAUNAY : L'AMOUR DE SADE, *Gallimard*.

Mirabeau, LE RIDEAU LEVÉ OU L'ÉDUCATION DE LAURE, *Jean-Claude Gawsewitch Éditeur*

Willy Ronis, NUES, *Terre bleue*.



L'Éclaircie

Philippe Sollers

Cette édition électronique du livre
L'Éclaircie de Philippe Sollers
a été réalisée le 09 décembre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070132027 - Numéro d'édition : 179478).

Code Sodis : N46756 - ISBN : 9782072424755

Numéro d'édition : 231043.